

LA NATURE DANS LE DISCOURS UTOPIQUE

Nelly Robinet
Nantes, France

La nature environnementale présentée dans les utopies est belle et luxuriante. Comme dans les îles où Ulysse aborde durant son *Odyssée*, ruisseaux et sources d'eau claire y abondent, essences d'arbres, espèces d'oiseaux et de fleurs y offrent la plus grande variété. *Pour le bien de l'homme*. C'est en effet une nature prodigue. Les arbres fruitiers d'Homère donnaient déjà toute l'année, son chien «était doux comme le miel»! En Utopie, les prairies sont grasses, les rameaux de vigne vivaces et lourds de grappes. Lucien de Samosate, que l'on peut considérer comme un précurseur en matière de textes utopiques, va jusqu'à peupler l'île des Bienheureux d'épis de blé portant des pains cuits, de sources de miel et de myrrhe, de fleuves de lait et de vin, d'arbres de cristal. Ce sont même les vents qui servent aux banquets! Bref, la *finalité immanente* dirige la rédaction utopique. L'île sphérique présente, quant à elle, une nature inventive qui s'enrichit, par des combinaisons multiples, de nouveaux êtres insolites: chiens-glands, cavaliers-grues, salades ailées... Ce qui laisse place, au-delà de la raison linéaire, aux dispositions de la raison combinatoire.

Aucune hostilité dans la nature utopique. L'homme a tout à gagner à accepter ses bienfaits et à ne pas désirer autre chose. De Campanella à Denis Veiras ou à Etienne Cabet, se déploie un éloge du naturel, garant de santé et de longévité. Se farder ou porter des chaussures élevées pour paraître plus grande ruinerait la santé de la femme de la *Cité du Soleil* et hypothéquerait celle de ses enfants à venir. C'est par une alimentation naturelle et frugale que les Utopiens comme les Sévarambes épargnent leur santé, mais si besoin était, les thérapeutiques naturelles – bains, séjours à la campagne... – la leur feraient recouvrer rapidement. Les enfants utopiens, solariens, icariens, gambadent dans les champs, chassent, se familiarisent avec les minéraux et les végétaux et cette formation par la nature leur garantit savoir, savoir-faire et bonheur, tandis qu'élevés dans les villes, ils seraient ces «estropiés sensibles» que nous décrit Fourier... Cette finalité immanente est une *finalité anthropocentrique*.

Alors doit-on voir dans les utopies la prescription d'un retour à une nature originelle? La nature serait-elle une arche-refuge, à préserver des altérations d'une humanité irrespectueuse, oubliée des origines?

S'il y a bien retour – symbolisé dans les récits utopiques par le voyage, le sommeil ou la perte de conscience, quand ce n'est pas par un voyage dans le temps – c'est pour un nouveau départ, pour renaître et recommencer autre chose, une nouvelle aventure *plus humaine*.

Cette *finalité donnée*, en effet, n'est-elle pas insuffisante? Ne faut-il pas la prolonger par une *finalité artificielle*?

Campanella recommande, certes, d'observer les choses en elles-mêmes, plutôt que de les étudier à travers le regard des hommes dont les livres sont lettre morte. Mais s'il entend «réformer toutes les sciences selon *la nature*», il a foi dans la science nouvelle à naître et dans une technique capable d'assurer la maîtrise humaine sur les forces naturelles et, par là même, le bien-être de l'humanité. Et si Bacon entreprend une grande restauration du savoir par la soumission aux choses mêmes, dans la *Nouvelle Atlantide*, la Maison de Salomon se donne pour fin de «reculer les bornes de l'empire humain en vue de réaliser toutes les choses possibles».

Plus qu'un déjà-là, un donné à conserver intact ou dans lequel puiser, c'est une nature *travaillée par l'homme et pour l'homme* que nous présentent les textes utopiques. Déjà en Atlantide, les forêts étaient exploitées, les animaux domestiqués, herbes, fleurs et grains cultivés puis transformés pour la consommation. More, Campanella, Cabet proscrivent la nature en friche, jusque dans les villes où chacun entretient un jardin. L'homme modifie et sculpte le paysage en défrichant, plantant, reboisant. L'agriculture occupe le premier rang des sciences et des activités. Elle développe les forces physiques des Utopiens qui l'étudient tant théoriquement que pratiquement et travaillent, à tour de rôle, les terres périodiquement redistribuées. Les Solariens participent collectivement aux grands travaux: labours, semailles, moissons, vendanges... Le cursus scolaire des Sévarambes intègre trois années de formation de terrain aux travaux agraires.

On en arrive ainsi à l'idée d'une *finalité constituante*.

Si, en matière d'agronomie, les méthodes naturelles devraient suffire, selon Campanella, parce que la terre est par elle-même saine et féconde, des «procédés secrets» assurent néanmoins aux Solariens des récoltes plus abondantes encore...

Nature exploitée par l'homme, aménagée par l'homme, pour combler ses besoins. L'homme va plus loin: il investit l'espace de ses créations urbaines. L'utopie est surtout un discours sur la ville. Le Paradis terrestre était un jardin, la Jérusalem céleste sera une ville. Or, l'utopie est dans l'à-venir. Les projets d'organisation sociale et politique s'accompagnent de plans d'organisation urbaine. La ville est un monde à la mesure de l'homme, mis à son service. Expriment «la volonté de quelques hommes doués de raison», selon le mot de Descartes, les villes utopiques distribuent géométriquement l'espace: cercle de l'Atlantide (Platon) et d'Heliaca (Campanella), carré d'Amaurote (More), de Mildendo (Swift) ou d'Icara (Cabet), hexagone de Thélème (Rabelais)...

Les grands bâtisseurs de la Renaissance – Filarète, Alberti, Donni, Vasari – ne rêveront-ils pas eux aussi de lieux de lumière et de transparence où brille le soleil de la raison? L'architecture n'est-elle pas déjà utopie, en produisant des lieux à partir des non-lieux de l'imaginaire, en rompant avec les formes du passé pour proposer une nouvelle histoire, et *eu-topie*, en

visant le bonheur de l'homme par la coordination des forces naturelles et de la législation?

Si l'environnement utopique est fortement humanisé, la nature humaine elle-même est à cultiver. On se souvient que la perte de l'Atlantide vint de ce qu'en ses habitants le «caractère humain» devint prédominant, laissant la «laideur morale», l'«injuste cupidité» et la «puissance» prendre le dessus. Lilliput tombera aussi dans la corruption des vices inhérents à la nature humaine. «Il n'y a pas de nature humaine infaillible», affirme Denis Veiras. L'humanité s'éduque et se conquiert. Même si, selon More, la vertu n'est rien d'autre que «vivre selon la nature», «suivre l'impulsion de la nature», il s'agit de ne léser personne et de ne point violer les lois. La nature nous porte, certes, à rechercher la volupté, dit-il, mais encore faut-il discriminer entre la volupté «naturelle» et les faux plaisirs de la vanité ou de la cupidité. Une évaluation anticipée est nécessaire pour juger de l'utilité des plaisirs sensuels et fuir ceux qui empêchent une volupté plus grande ou qui seraient suivis de douleur. Suivre l'impulsion de la nature n'a rien d'un laisser-aller à ses penchants égoïstes, c'est obéir à la voix de la raison qui nous invite «à partager le joyeux festin de la vie» et à pratiquer l'entraide mutuelle. La nature, ayant donné «la même forme à tous» et les embrasant «du même amour», fait que sur l'île utopienne, les hommes vivent ensemble, ont une morale et des lois.

La nature est donc, en l'homme, comme hors l'homme, à dépasser et à cultiver. Pour créer une *seconde nature*, plus humaine.

On instaurerait alors une contre-finalité en constituant le naturel à partir du civil.

Platon l'affirmait dans la *République*, l'état naturel est un état de cochons qui se nourrissent de glands et qui boivent de l'eau. L'Atlantide, elle-même, est une utopie qui tombe à l'eau... Athènes triomphant de l'Atlantide, c'est la victoire du rationnel sur le mythique, de la démocratie sur la monarchie, de la culture urbaine sur la nature sauvage. Cette victoire symbolise le primat du culturel sur le biologique dans les utopies.

Celui-ci est illustré par de nombreux traits:

1) Le corps humain est transformé: Lucien de Samosate prête aux Lunaires un corps sans ongles, donc dépourvu d'agressivité, et dont la pureté est attestée par l'absence d'intestin. Les habitants de l'île des Bienheureux, bien que visibles et vivants, n'auront plus de chair! Bacon, Cyrano de Bergerac, Xavier de Langlais rêveront eux aussi de passer outre le système digestif: air, fumées, odeurs tiendront lieu d'aliments.

2) L'uniforme pour tous: la Cité ou l'Etat utopique fournit presque inmanquablement à tous des vêtements de couleur et de durée déterminées, de forme identique, qui se substituent à l'enveloppe naturelle que constitue la peau, pour symboliser l'appartenance à la communauté et l'égalité entre tous.

3) La réglementation des mariages et de la procréation: là encore, les utopies ne laissent pas place au hasard, ne laissent pas faire la nature. Les modalités des unions et de la génération sont soigneusement déterminées par tous les auteurs, de Platon à Swift, et, pour plusieurs d'entre eux, la communauté des femmes et des enfants montre bien que la citoyenneté transcende les liens physiologiques.

4) La répartition des richesses ainsi que la condamnation presque unanime de la propriété privée et du commerce individuel: elles évitent les inégalités de fortune et remédient à l'injuste distribution naturelle des talents. Les maisons utopiennes sont identiques et interchangeables. Ce n'est plus la nature qui donne, dira Cabet, mais la République, à tous et tous les jours.

La culture humaniste s'empare de la nature elle-même. L'utopie se situe en effet à ce moment de l'histoire de l'idée de nature où l'homme essaie de substituer au jardin d'Eden, dont il garde la nostalgie, un paradis terrestre que science et technique lui représentent désormais comme réalisable. Explication rationnelle et production efficace et libératrice y remplacent le rapport magique, aléatoire et craintif à la nature. A Icare, symbole des ambitions démesurées de l'homme vaniteux et téméraire jusqu'à en être insensé, More, Bacon, Campanella, substituent Prométhée. Mais un Prométhée désormais légitime: il n'est plus question de vol. Le tabou du naturel comme sacré est surmonté.

La nature désormais peut être étudiée, *élucidée*. Ses richesses sont inventoriées et cela donne lieu à l'énumération des diverses sciences qui en balaient la variété. De telles énumérations figurent aussi bien chez Campanella – qui orne les murs d'enceinte d'Heliaca de fresques représentant l'état du savoir sur la nature, véritable préfiguration de l'*Encyclopédie* – que dans le discours du Père de la Maison de Salomon ou dans l'Icarie de Cabet.

La nature *s'imite*: les Utopiens ont imaginé des machines reproduisant avec exactitude les mouvements du soleil, des astres, des planètes... Les Solariens possèdent l'art de reconstituer dans leurs demeures la pluie, la foudre, l'arc-en-ciel; dans la Maison de Salomon, on imite les mines et les sources naturelles.

La nature peut aussi être *secondée et améliorée*: les Utopiens font éclore les œufs par la chaleur artificielle et se substituent ainsi à la nature maternelle. La *Nouvelle Atlantide* décrit de nombreuses techniques pour réfrigérer, réchauffer, modifier les éléments, accélérer croissance et fructification, raffermir, hydrater, revigorer le corps humain... Les Icaréens, quant à eux, sont dits «assez hardis pour oser aider la nature» en triomphant de la stérilité et en améliorant la race humaine par des croisements étudiés génétiquement. La durée de vie s'en trouve augmentée.

La nature, enfin, *s'enrichit* d'objets nouveaux, d'espèces inédites, d'aliments inouïs: boissons-viandes, pains-poissons... (Bacon), mais aussi d'objets techniques: horloges, girouettes ou vaisseaux sans voile des

Solariens, anti-lion ou anti-baleine de Fourier, ancêtres respectifs de nos actuels TGV et aéroglisseurs!

A cet égard, les *Magnalia Naturae* publiées par Rawley, à la suite de la *Nouvelle Atlantide*, fournissent un lexique significatif des actions projetées par l'homme pour améliorer la nature et contribuer à enrichir la création: prolonger la vie, retarder le vieillissement, amoindrir la douleur, augmenter... transformer... fabriquer... transplanter... accélérer... produire...

Doit-on voir, comme certains commentateurs, une contradiction entre l'imaginaire philosophique quant au rapport homme-nature qui se déploie dans la *Nouvelle Atlantide* et les autres œuvres de Bacon? Le texte utopique établirait-il un rapport de domination de l'esprit humain sur la nature que le *Novum Organum* ou le *Du progrès et de la promotion des savoirs* lui refusent, au nom de la critique de l'anticipation et du devoir de soumission aux choses mêmes? Nous savons qu'à l'anticipation – la raison imposée à la nature – est préférée l'interprétation, «la raison qui est tirée des choses» par voie inductive. Mais aussi que l'homme peut maîtriser la matière, s'approprier ses lois et diriger ses processus, que le règne de l'homme est en marche.

Plus que contradiction, n'y aurait-il pas dualité? La philosophie naturelle, selon Bacon, est sous le double signe de la mine et de la forge, de la recherche spéculative et du savoir-faire technique. Le premier aphorisme du *Novum Organum* prévoit deux rapports à la nature, l'un théorique, où l'homme s'en fait l'interprète, l'autre pratique, où il en est ministre. Il y a bien un *devoir d'humilité* face à la nature donnée, car celle-ci est secrète et subtile. Elle résiste à nos édifices syllogistiques et à nos jugements. Aussi faut-il débusquer ses vérités cachées en lui accordant plus d'attention. Mais l'homme n'en sera qu'interprète, en aucun cas auteur. Il y a aussi un *droit d'agir* en vue d'une nature transformée. L'homme est autorisé à «plier la nature pour approprier ses opérations à l'avantage et à l'utilité du genre humain». Mais là encore, l'homme n'est que ministre, non propriétaire. Son règne sur la nature est un don divin. Perdu par la chute adamique, ce règne peut être reconquis par le travail du savant et du technicien, rédempteurs des temps modernes. Comme par lui-même l'homme n'a pas d'efficiencia, il ne peut que véhiculer et combiner les forces de la nature. «*Natura omnia regit.*» Les hommes tiennent leur pouvoir technique du pouvoir même de la nature. Et ce pouvoir ramène à Dieu: les lois de la nature sont les lois de Dieu. L'homme se doit de distinguer entre les miracles divins, l'ordre de la nature, les ouvrages de l'art et les illusions. Il ne doit pas confondre ces registres en présentant un phénomène naturel comme un prodige ou en attribuant sa propre impuissance aux vices de la création (*Novum Organum*, aphorisme 75), encore moins sa puissance à son seul génie. Mais telles les poupées russes, ces instances s'emboîtent les unes dans les autres et de Dieu procède le tout.

Il n'y a donc pas contradiction entre le pouvoir de domination de l'homme sur la nature et son devoir de soumission aux choses. La *Nouvelle*

Atlantide préfigure peut-être le possible, mais elle affirme aussi la subordination du pouvoir humain aux lois de la nature et à la reconnaissance de son origine divine.

Campanella ou More ne disent pas autre chose. Leur humanisme trouve encore sa justification dans une théologie.

L'utopie, dans son projet scientifique et technique, propose donc le dépassement de la nature et de la nature humaine par plus de rationalisation et de socialisation. Cependant, l'artificiel ne subvertit pas la nature, il la supplée, la prolonge, la plie aux désirs humains. La seconde nature créée est humanisée.

L'utopie dit que la nature ne se réduit pas à l'ici et au maintenant, que tout n'y est pas clos et définitif, qu'elle est riche de possibles à appeler à l'existence. La nature utopique est tout autant potentialité qu'effectivité, davantage processuelle que factuelle.

Ce n'est plus le naturalisme naïf mais ce n'est pas encore l'hypertecnicisme, pas encore le développement pour le développement. La réflexion sur les fins n'en est pas absente. Liberté et bonheur des hommes demeurent les finalités poursuivies. On n'est pas encore dans le règne d'une pure raison instrumentale. Science et techniques demeurent humaines.

Si la nature est mutable et perfectible, la vocation naturelle de l'homme est de rendre le monde plus parfait. Ce n'est pas «contre nature» que l'homme connaît la nature et crée des objets techniques, des institutions et des lois: ce faisant, il accomplit sa nature qui est d'excéder les bornes dans lesquelles la nature l'enferme. Connaître et humaniser l'environnement, c'est provoquer en lui l'avènement de son humanité. Être de nature et de culture, l'homme est, par nature, porté à la culture. La production de l'artificiel n'est ni l'antithèse ni la transgression du naturel, elle réside dans la ligne du développement de la naturalité humaine.

L'utopie, ainsi, est à la naissance de l'idéologie de la maîtrise et de la possession de la nature par l'homme, qui relève d'un projet démiurgique et anthropocratique. D'elle naîtront l'artificialisme et la croyance au progrès indéfini de l'humanité...

Après les excès du scientisme et de la technocratie du XIX^e siècle et des premières décennies de notre siècle, les contre-utopistes nous mettront en garde: la facticité engendre la mort de la nature. Plus de soleil dans *l'Île sous la cloche* de Xavier de Langlais; plus de naissance ni de mort naturelles dans le *Meilleur des mondes* d'Aldous Huxley. Les excès de la culture – programmation, gestion des relations humaines, collectivisation à outrance – abolissent liberté et conscience individuelle, et pour finir, la culture elle-même. Livres détruits (*Fahrenheit 451* de Ray Bradbury), histoire réécrite, totalitarisme d'une langue unique et univoque (*1984* de George Orwell). L'utopie réalisée serait la mort conjointe de la nature environnementale et de la nature humaine. Les contre-utopistes voudront rendre l'homme à l'immanence de la nature, rétablir le sentiment de familiarité avec elle, en même temps que la distanciation critique à l'égard de l'organisation collective

redonnera vie à la conscience individuelle et à des relations interpersonnelles authentiques: désir, amour...

Mais leur message est désespéré: ce qui reste de nature, dans une fausse clandestinité, en fait habilement cultivée par l'institution sociale pour servir de contre-exemple – le Sauvage du *Meilleur des mondes*, les Morlocks, créatures souterraines de Wells, l'île du *Bonheur insoutenable* d'Ira Levin – n'est que violence et primitivité. La nature serait-elle alors l'impossible objet?

Il resterait à mettre en perspective ce qui n'est ni une utopie, ni une contre-utopie, mais qui dénie toute finalité anthropomorphique de la nature aussi bien que toute techno-science du développement. Contre ce que nous rappelions de Bacon, il faut mentionner l'utopie métaphysique de Dom Deschamps qui efface le culturel, le civil et leurs formations dans le moi, avec l'abolition de l'état civil et de l'état de loi. Le village-maison du bénédictin n'a qu'un socle par site et qu'une forge pour un ensemble de villages. Sans bibliothèque ni règles de droit, avec un retour de la ressemblance qui est annonciatrice de l'unité existentielle. La violence anti-encyclopédique de Dom Deschamps, ses démêlés avec Rousseau, Diderot et d'Alembert, apportent à la structure des utopies une dimension limite. La dénonciation des procédures constituantes de la vie civile; le démontage du langage humain, fait redécouvrir «Tout» sous «le tout». Utopie-uchronie redoutable pour toute utopie conquérante, celle-ci n'a pour fin que l'Existence par la fusion de tous dans l'Un. Dans ce discours utopique-là, pour toute une tradition de la théologie grecque, dionysienne ou bénédictine, l'Unité de l'Existence ne peut être recouvrée qu'à condition de se défaire des deux premiers états de l'humanité, l'état de mœurs et l'état de loi, car la nature, elle, n'a pas encore eu lieu.